

Présentation

Dans le cadre de l'initiative «Mémoires Vivantes», l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

Ont participé à l'élaboration de ce recueil :

Mme BOURDON Marie
M. DELACOTTE André
M. et Mme DESQUESNES René
Mme DUMONCEL Marie
M. et Mme LECERF Léon
M. LEFRANC André
M. LUCAS Philippe
Mme PARIS Madeleine
M. et Mme SANSON René

Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

L'agriculture

A cette époque, nous étions quasiment tous agriculteurs.

La ferme

Il y avait surtout de petites fermes qui faisaient en moyenne 100 vergées et possédaient généralement moins de 10 vaches. On comptait alors environ 70 fermes à Vasteville. La plus grande était le Manoir de Toutfresville qui occupait 400 vergées dont une partie de landes non exploitées, et qui possédait 40 vaches.

Un seul homme était propriétaire de la moitié de Vasteville. Il possédait une douzaine de ferme ce qui représentait 3 000 vergées de terre. La plupart des agriculteurs étaient donc des locataires.

Souvent, dans les petites fermes, l'homme travaillait aussi sur d'autres terres que les siennes, dans les grandes fermes qui employaient de la main-d'œuvre. En général, ces fermes embauchaient aussi un commis engagé à l'année moyennant un salaire d'environ 10 francs de l'époque par jour.

Pour les gros travaux, on faisait plutôt appel à des journaliers. Ces hommes étaient recrutés à la *louerie* (marché où se rencontrent les employés de ferme et les patrons) à Beaumont ou aux Pieux.

Dans les fermes, les tâches étaient bien réparties entre les hommes et les femmes. Les hommes prenaient en charge les gros travaux des champs, comme les labours ou les moissons. Les femmes, en plus des travaux d'intérieur, s'occupaient surtout des soins aux animaux, de la traite des vaches mais pouvaient aussi sarcler les betteraves ou les panais et faner le foin, qui étaient des travaux durs. Les enfants aidaient aussi à la ferme, mais de façon plus ponctuelle. Ils allaient souvent chercher les vaches aux champs ou, lors des corvées de foin, ils étaient par exemple, chargés de monter les bottes dans le fenil.

Le travail aux champs commençait vers 5 heures du matin. Pour les labours, nous utilisions des chevaux de traits ou de cobs attachés en file indienne.

On cultivait alors surtout du blé, de l'avoine, des betteraves, des panais et des pommes de terre. Les panais demandaient beaucoup de travail. Pour les sarcler, nous passions des heures à genoux dans les champs. Souvent, lors de cette corvée, nous nous entraisions entre voisins. Pour les donner aux bêtes, nous les arrachions à la bêche, au fur et à mesure de la consommation car ils ne se conservaient pas. Puis, nous les coupions (on disait les *radgi*) avec un gros couteau, en lamelles obliques. Il ne fallait pas les couper en rondelles car les bêtes risquaient de s'étouffer avec. C'était souvent notre occupation du

soir. Pour les cochons et les veaux, il fallait les cuire avant. Certains utilisaient aussi les panais pour donner du goût aux bouillons.

Le mois de juin était l'époque du foin. Pour le faucher, nous avions, pour la plupart, dans les années 20 et 30, une faucheuse tirée par deux chevaux côte à côte. Rares étaient ceux qui fauchaient encore à la faux. Par contre, la faneuse et la râteleuse étaient des outils encore peu répandues.

Après le passage de la faucheuse, l'herbe coupée tombait en rangées sur le sol que l'on appelait des *endains*. Pour bien faire sécher le foin, on devait les retourner souvent à la fourche. Puis, si le temps était sec, on formait des *rances* c'est-à-dire des tas en longueur afin de botteler. Si le temps était menaçant, on faisait des *cabots*, sortes de petites meules qui protègent le foin de la pluie.

Le bottelage se faisait donc soit à la *rance*, soit au *cabot*. C'était une corvée pour laquelle on embauchait souvent des employés qui bottelaient « à tâche » : ils étaient payés aux cent bottes. Un bon botteleur faisait 1 000 bottes dans la journée. Mais pour cela, il devait commencer tôt le matin.

Les anciens, les femmes et les enfants étaient souvent chargés de monter les bottes sur la *tierette* (charrette plate pour le transport du foin), avec des fourches en bois. Puis, les bottes étaient montées dans les fenils.

Lors de la moisson, le blé était coupé à la faucille ou à la faux. Il y avait aussi des faucheuses tirées par des chevaux. Le blé coupé était ensuite divisé en *gavelles* (brassée de céréales non liée) et regroupé en gerbes liées avec du *ran* (carex, sorte de jonc servant à lier les gerbes). Les gerbes de blé étaient alors disposées en *bonhommes* (en pyramide) dans les champs, pour sécher. Ensuite, on les rentrait dans les granges avec des charrettes à chevaux, ou on les mettait en grandes meules en attendant la batterie. Puis le blé était battu soit avec des batteuses à manivelle soit avec des batteuses entraînées par des chevaux tournant dans un manège. La paille était bottelée à la main, en *dierbés* et le grain, une fois vanné était monté dans les *fenains* (grange à foin) à dos d'hommes.

La moisson était aussi une période de fête. Nous allions travailler dans toutes les fermes, en suivant la batteuse et chaque journée de travail se terminait par un repas très animé.

Parfois, nous apportions notre blé au moulin qui nous redonnait de la farine.

Toutes les cultures étaient destinées à la consommation de la ferme. On vendait seulement un peu de pommes de terre à l'extérieur.

Les vaches et le lait

On trayait les vaches à la main dans le champ, deux ou trois fois par jour ; beaucoup faisaient encore eux-mêmes le beurre. Les autres confiaient leur lait à la laiterie de Gréville.

Après la seconde guerre mondiale, le laitier assurait le ramassage des bidons avec un camion.

Pour faire le beurre, nous devions écrémer tous les jours le lait dans une *crémire* : un grand bac en tôle muni d'un robinet au fond pour évacuer lentement le *petit lait* (lait écrémé) et garder la crème. Puis, on conservait la crème dans des *cirènes*. Pour faire le beurre, on utilisait une baratte à manivelle que l'on tournait à la main. Certaines barattes étaient munies de petites fenêtres qui permettaient de surveiller la fabrication du beurre. Une fois fait, le beurre était mis en mottes, puis vendu aux gens du village ou dans les épiceries en ville.

Le *petit lait* n'était pas perdu car il servait à nourrir les veaux. Nous leur donnions aussi des betteraves et des panais. Ces veaux étaient souvent engraisés pour être vendus au boucher.

Les cochons

Il y en avait au moins un dans toutes les fermes.

La veille de la tuerie du cochon, on ne lui donnait pas à manger afin qu'il ait les boyaux vides. Pour le tuer, quatre personnes étaient nécessaires. On allongeait le cochon sur le dos, sur une civière, un homme lui maintenant les pattes avant. Puis, il était égorgé. On recueillait le sang qui s'écoulait, dans un seau, additionné de sel ou de vinaigre afin qu'il ne coagule pas. Une fois mort, on lui ôtait ses poils en le brûlant avec de la paille et des *coulènes* pour atteindre les endroits difficiles : sous les oreilles et sous les pattes. Ensuite, on grattait la peau avec un « couteau à cochon » (sorte de grattoir). Puis le cochon était pendu et ouvert de haut en bas. On récupérait alors tous les abats : les boyaux étaient lavés au lavoir ou à la rivière, le foie était habituellement mangé par la personne qui avait tué le cochon. Il était également fréquent que l'on partage le sang avec nos voisins, qui apportaient un petit plat et allaient le cuire au four à pain.

On faisait aussi du *graissin*, et du saindoux. Nous conservions la viande en la salant et en la plaçant dans des *sinots*. Ainsi, elle se conservait plusieurs mois.

Si le cochon était destiné au charcutier, on le tuait et on le préparait. Cependant, il était habituel que l'on conserve pour nous une partie des abats et du sang.

Les cochons étaient nourris avec du *petit lait*, des orties, et des pommes de terre cuites.

Les moutons

Il y en avait dans toutes les fermes mais ils étaient destinés à être vendus. On ne mangeait jamais de viande de mouton à la ferme. C'était un mets de luxe. Nous vendions les petits agneaux vivants au boucher car la viande ne se conservait pas, comme celle du cochon.

Nous n'élevions pas de roussin en ce temps-là, mais des moutons à tête blanche.

Les moutons restaient aux champs toute l'année, sauf quand il y avait de petits agneaux ou quand il faisait vraiment mauvais. Ils ne se nourrissaient que de l'herbe qu'ils broutaient. Parfois, on était obligé de leur mettre des *patûres* pour les empêcher de s'échapper. Il n'y avait en effet pas de clôture électrique à cette époque. Nous confectionnions donc des *patûres* avec du *ran* et nous leur attachions une patte avant avec une patte arrière. Toutes les deux semaines, il fallait les changer de côté afin que cela ne leur blesse pas les pattes.

Une fois par an, nous les tondions avec de gros ciseaux appelés des *forces* et nous vendions la laine, une fois lavée, à des marchands qui nous redonnaient en échange de la laine filée ou des vêtements. La laine se vendait très bien car beaucoup de vêtements étaient en laine, ainsi que les matelas.

L'élevage des moutons n'était pas l'activité principale de la ferme, mais constituait un bon revenu de complément.

Le cidre

On récoltait des pommes deux ou trois fois par an. Les premières étaient ramassées au sol car on attendait qu'elles tombent. Les dernières étaient souvent cueillies à la gaule. Il y avait deux sortes de pommes : les pommes tendres et les pommes dures. Les pommes tendres, mures en premier, étaient utilisées avant les dures, mais ne donnaient pas un cidre fameux.

Les pommes étaient rassemblées en *rances* pendant quelque temps de façon à ce qu'elles pourrissent un peu. Néanmoins, elles ne devaient pas noircir. Ensuite, on les ramassait avec une pelle à pommes et on les transportait dans le *bané* telles quelles ou mises dans des *pouques*, afin de les broyer.

Il existait des unités de mesure spéciales pour les pommes : une *rasière* correspondait à 100 kg et un *boissé* ou *boisseau* à 25 kg. Il fallait environ 18 *rasières* de pommes pour remplir un tonneau de cidre (1 200 litres).

Dans les années 30, les broyeurs à pommes étaient tournés à la main, mais les broyeurs en pierre entraînés par un manège à chevaux étaient devenus rares. Il fallait donc tourner le broyeur à l'aide d'un grand volant, ce qui était pénible. Parfois, une personne *pifonnait*, c'est-à-dire qu'elle poussait les pommes dans le broyeur avec un *pifon*. Les pommes broyées ressortaient par en dessous et étaient récupérées dans une auge en bois.

Puis, on asseyait le marc (*assir* un marc), c'est-à-dire que l'on disposait les pommes broyées en couches de 10 cm environ, sur l'*émaie*, en alternant avec des couches de *glui*, qui favorisaient l'écoulement du jus de pommes et qui maintenait l'ensemble. Souvent, on utilisait une sorte de planche munie d'une poignée pour égaliser les bords du marc. Chaque couche de pommes supplémentaire était un tout petit peu moins large que la précédente,

de façon à ce que le marc ne s'écrase pas au moment du pressage. Une fois les pommes épuisées, on posait sur le dessus des bois, des planches épaisses en bois et on laissait reposer pendant toute la nuit afin de laisser *mertchi* les pommes, c'est-à-dire les laisser s'oxyder afin que le cidre ait une jolie couleur.

Puis, le lendemain, on abaissait le mouton, c'est-à-dire le gros bloc de bois en haut de la vis du pressoir pour qu'il vienne appuyer sur le marc. Puis, on serrait le pressoir. La plupart des pressoirs se serraient en actionnant un levier horizontalement et, grâce à un système de clavettes, le mouton s'abaissait de plus en plus. On ne pressait pas en une seule fois, mais on donnait « deux ou trois clés » chaque jour, pendant sept ou huit jours.

On transvasait le jus de pommes directement dans le tonneau. Puis, une fois que le marc était complètement pressé, on « retailait ». Pour cela, il y avait deux méthodes : la première consistait à prélever, avec un couteau à *prinseu* le marc situé sur les bords de *l'émaie* et de le mettre à tremper dans une cuve remplie d'eau. Puis, on le remettait par-dessus le marc afin de presser à nouveau. Quand on retailait, généralement, on n'enlevait pas le *glui* avant de faire tremper le marc. Cela donnait donc du petit cidre, c'est-à-dire du marc ainsi additionné d'eau. L'autre méthode consistait à retailer de la même façon et à placer le marc ainsi récupéré sur le dessus, mais cette fois, sans l'avoir fait tremper. On pouvait ajouter une ou deux nouvelles couches de pommes, toujours intercalées de *glui*. Cette méthode donnait donc du pur jus puisque rien n'avait été ajouté au jus de pommes. Mais il existait d'autres façons de récupérer le maximum de jus. Certains faisaient tremper la totalité du marc. Pour cela, ils démontraient le marc en refaisant les mêmes gestes que lors du montage, mais à l'envers. D'autres retailaient deux fois, mais c'était rare.

Le marc, une fois pressé, n'était pas perdu. Les familles les plus pauvres passaient parfois dans les fermes pour en récupérer afin de l'utiliser comme combustible, après l'avoir fait sécher. D'autres donnaient le marc aux bêtes.

Une fois mis en tonneau, il fallait attendre environ deux mois avant de pouvoir boire le cidre. Pendant cette période, on ne bouchait pas le tonneau avec la bonde car il risquait d'exploser à cause de la pression. On recouvrait simplement l'ouverture d'une planche. La plus grande partie du cidre restait en tonneau car c'était celui-là que l'on buvait tous les jours. Il n'était donc pas pétillant. Le reste était mis en bouteille afin de faire du cidre bouché que l'on buvait uniquement dans certaines occasions. Enfin, on gardait une certaine quantité de pur jus pour le bouillir et en faire de la goutte. Pour goûter, si le cidre était bon, on n'utilisait pas la champelure, mais on le tirait au *faôssé*, petit trou situé plus haut que la champelure. Certains perçaient même un trou, à l'arrière du tonneau, pour tirer du cidre en douce. Certains gros producteurs vendaient des tonneaux aux débits de boissons de Beaumont, Siouville, Equeurdreville...

Tout le monde buvait du cidre tous les jours, en mangeant ou pour se désaltérer. On le buvait le plus souvent pur. Les employés qui travaillaient dur en buvaient parfois jusqu'à 10 litres par jour. On ne buvait jamais d'eau à l'époque. Même les enfants buvaient du cidre. Chaque jour, on allait en tirer à la champelure, dans un pichet et chacun le buvait dans une *moque*. Souvent, on ne lavait pas les *moques*, chacun accrochait la sienne à un clou et la retrouvait au même endroit.

Vasteville dans les années 20 et 30

Dans chaque ferme, on réservait une partie du cidre pour faire du clava. Au début du siècle, il existait un atelier public où l'on pouvait venir faire bouillir son cidre. Cet atelier a fermé pendant quelques dizaines d'années, puis est réapparu en 40. Dans les années 30, il n'y avait donc pas d'atelier public. Nous faisons venir un bouilleur avec son alambic. Avec cet alambic, on ne pouvait bouillir que 300 litres de cidre en une fois. On appelait cette quantité une *bouillie*. Une fois que l'alcool était prélevé, on la jetait. Juste avant la guerre de 40, la quantité d'alcool permise par ferme a été limitée, ce qui a occasionné beaucoup de contestations et de discussions. Chaque récoltant n'avait alors plus droit qu'à 10 litres d'alcool pur. Cette mesure a été suivie de nombreux contrôles effectués par les douanes. Puis, la loi a été encore plus restrictive et a interdit la transmission de ce droit aux enfants.

La goutte se conservait dans de petit fût en chêne qui, pour donner un bon calva, devait déjà être imbibé d'alcool. Le calva se consommait surtout dans le café ou alors sous forme de flip, boisson faite de cidre chaud et de calva que l'on prenait en cas de mal de gorge. Certains faisaient aussi du « café à la mort » en remplaçant l'eau utilisée pour faire le café par du calva. Tout le monde buvait de la goutte, même les femmes.

Le commerce et l'artisanat

Les commerces fixes

Dans les années 20-30, à Vasteville, il y avait deux épiceries situées toutes les deux dans le bourg (dont une à l'emplacement de l'actuel coiffeur). On y trouvait des produits de première nécessité (des boîtes de conserve, du savon...) mais peu de produits frais (légumes ou crème) car tout le monde avait un potager et achetait la crème aux agriculteurs de la commune qui constituaient la grande majorité de la population. On pouvait également acheter du calva ou du cidre à emporter. Dans ce cas, on allait remplir sa bouteille au tonneau.

Dans une de ces épiceries, on trouvait du tissu au mètre, des sabots ou même des semelles en bois pour réparer nos sabots. Dans l'autre commerce, l'épicière vendait du cochon qu'elle débitait toutes les semaines. Les particuliers vendaient leur cochon tué et préparé à l'épicière qui le revendait au détail ou sous forme de lard salé. Il faut dire qu'il n'y avait pas de contrôle vétérinaire comme aujourd'hui !

Ces deux épiceries faisaient également débit. On s'y asseyait à de grandes tables pour prendre une *moque* de cidre ou un café systématiquement arrosé de calva ou de fine. Le café était fait à la mode ancienne, moulu dans un grand moulin et passé dans une grande cruche en terre munie d'un filtre. Les clients étaient toujours des hommes. Ils jouaient quelquefois aux cartes.

Une des épiceries vendait aussi du tabac, surtout du tabac gris à rouler. Certains achetaient du tabac à chiquer.

Il n'y avait pas de boulanger, seulement un dépôt de pain dans une des épiceries. Il faut dire qu'il y avait un four à pain dans beaucoup de fermes.

Les commerces ambulants

Deux femmes allaient pêcher des *flies* sur la plage de Vauville et les vendaient, de fermes en fermes, dans toutes les communes environnantes. L'une d'elle était de Biville et l'autre de Vasteville. Ce travail leur permettait de faire vivre leurs nombreux enfants (l'une avait 14 enfants, l'autre 18).

L'épicière surnommée « Caïffa », marque du café qu'il vendait, passait dans la commune avec une vieille camionnette pour vendre du café et d'autres produits.

Un marchand de peaux de lapins venait régulièrement pour acheter des peaux de lapins ou de taupes que nous avons gardées et fait sécher dans ce but.

Un rémouleur aiguisait les couteaux qu'on lui confiait grâce à une meule qu'il faisait tourner en pédalant sur son vélo.

Les artisans

Quand on avait une machine agricole (faucheuse, charrues) ou un vélo à réparer, on allait chez le mécanicien de la commune qui se trouvait dans le bourg. On pouvait aussi lui acheter un vélo neuf.

Un forgeron travaillait dans la commune. Sa forge fonctionnait au bois et au charbon de bois. L'essentiel de son travail consistait à ferrer des chevaux, à retaper les outils et à cercler les roues des banneaux.

Les deux menuisiers allaient souvent travailler à domicile, même si l'un d'entre eux avait un atelier. Ils faisaient un peu de tout : charpentes, barrières, brouettes. Au début, nous devions leur fournir le bois. Ils étaient payés à la journée.

Le couvreur de Vasteville fabriquait et réparait les toitures en chaume et en pierres.

Pour réparer les attelages des chevaux, on s'adressait au bourrelier de la commune qui fabriquait aussi du matériel neuf, sur commande.

Un cordonnier, situé dans un hameau entre le bourg et les Pieux, réparait les chaussures.

Des femmes de la commune travaillaient comme lessivières dans les fermes, uniquement pour laver le linge, en général un jour par semaine.

Quelques couturières exerçaient leur métier dans la commune. Il y avait deux sortes de couturières : celles qui allaient dans les fermes pour faire essentiellement du raccommodage, et celles qui travaillaient chez elles et qui faisaient de la confection (robes, manteaux...). Pour cela, on leur fournissait le tissu et elles prenaient les mesures.

Si on avait des taupes dans ses clos, on pouvait engager un « taupier » pour les tuer. Pour cela, il utilisait une houe pour les assommer, dès qu'il voyait la terre bouger, selon une méthode très précise. Il récupérait la peau, la tendait sur une planche pour la faire sécher et la vendait au marchand de peaux de lapins.

Des ouvriers agricoles et des journaliers allaient travailler tous les jours dans les fermes.

Les achats exceptionnels

Pour les gros achats, comme les vêtements ou les chaussures, on allait à Cherbourg en carriole ou avec le petit car qui passait. Certains confiaient des courses à faire à ceux qui s'y rendaient. Ainsi, pour rapporter la bonne pointure de chaussures, on mesurait le pied avec un petit morceau de bois ou d'osier que l'on donnait au vendeur de chaussures.

Nous allions aussi aux foires de Teurthéville, Jobourg, Gréville. Il s'agissait de foires uniquement agricoles. A la *louerie* des Pieux, on trouvait des « semainiers », ouvriers loués à la semaine.

Les autres professions

Un ouvrier de l'arsenal habitait Vasteville et allait tous les jours jusqu'à Cherbourg à vélo.

Les douaniers ne logeaient pas dans la commune, ils ne faisaient que passer le long de la mer.

La plupart des soins médicaux se faisait de façon bénévole et non professionnelle. Des femmes aidaient par exemple à accoucher, faisaient des piqûres ; le forgeron arrachait les dents...

Le facteur venait de Sainte-Croix à pied, tous les jours, pour porter le courrier.

La vie quotidienne

La maison

Dans nos maisons, il n'y avait pas le confort que l'on connaît actuellement. Certaines étaient de belles et grandes maisons mais beaucoup étaient très petites, composées d'une pièce unique au rez-de-chaussée dont le sol était en ciment ou en terre, et d'une chambre à l'étage. Quelques familles nombreuses vivaient dans une seule pièce.

En général, la pièce principale était la cuisine dans laquelle se trouvait une alcôve, lit fermé par deux rideaux, où dormaient nos parents ou grands-parents. Ceux qui avaient une petite pièce à côté y couchaient les enfants ou bien il y avait une deuxième alcôve pour les enfants les plus petits.

Dans les cuisines, les meubles les plus courants étaient : le vaisselier dans lequel était exposée la belle vaisselle et les cruches en cuivre dans le bas, une table avec deux bancs et une armoire pour ranger le linge. Au dessus de la table, une planche à pain était suspendue au plafond à hauteur d'adulte.

Souvent, les maisons étaient décorées avec des objets religieux : une statuette de la Sainte Vierge sur la cheminée ou un Christ accroché dans l'alcôve.

Le seul moyen de chauffage était la cheminée qui se trouvait dans la cuisine. La plupart du temps, les chambres n'étaient pas du tout chauffées. Le couchage était composé d'un sommier, d'un matelas, d'un lit de plumes et d'une couverture piquée. Dans les familles les plus pauvres, on couchait sur une paille. Les nouveau-nés, eux, étaient souvent couchés sur des pailles faites avec de la balle d'avoine.

Sur l'alcôve, les oreillers étaient mis l'un sur l'autre et par-dessus, on posait un carré de dentelle. Ainsi, quand le lit était bien fait, c'était beau à voir car les rideaux de l'alcôve restaient ouverts dans la journée.

Pour faire notre toilette, nous utilisions une cuvette et de l'eau qu'il fallait aller chercher à la fontaine ou au puits. Les hommes se rasaient avec un rasoir « couteau » avec un long manche pliant. En général, ils ne se rasaient qu'une fois par semaine, les jours de fêtes, ou pour aller en ville.

Dans la maison, nous nous éclairions à la lampe à pétrole et pour aller dans les étables, nous utilisions une lampe-tempête. Il y avait aussi de petites lampes Pigeon composées d'une base ronde en cuivre et d'une mèche protégée par un verre. Elles nous servaient à monter dans les chambres.

L'électricité est arrivée en 1936, dans le bourg. Les hameaux éloignés ont dû attendre plus longtemps.

Les repas

Nous faisons la cuisine au feu de bois, dans la cheminée. Pour cela, on avait une crémaillère pour accrocher les marmites, un trépied pour les poser,...

Pour faire la soupe, nous utilisons un pot à soupe que l'on pendait à la crémaillère. En plus des légumes, on y mettait de la graisse à soupe faite à base de graisse de bœuf.

Pour faire la cuisine, nous avons des casseroles en fonte. Pour réchauffer le café, nous utilisons un petit récipient en émail ou en terre appelé *potin* et restait toujours au coin du feu.

Au petit déjeuner, les hommes mangeaient de la soupe. Dans la matinée, nous faisons une collation composée de pain, de *graisin* ou de harengs fumés. Quand on faisait la collation dans les champs, on emportait la nourriture dans une musette ou un bissac.

Le midi, nous mangions beaucoup de légumes provenant tous de notre potager. Quand il y avait de la viande en semaine, ce qui était rare, c'était du lard salé, du jambon fumé ou du lapin. Sinon, on mangeait des œufs. Le vendredi était maigre. On ne mangeait jamais de viande ce jour-là. Nous faisons alors souvent de la bouillie de sarrasin, dans une grande *pêl*. Quand elle était cuite, on faisait un trou au milieu pour y mettre un peu de beurre. Chacun s'asseyait alors autour du plat posé au milieu de la table et se servait avec sa cuillère.

Le samedi, nous achetions souvent de la viande au boucher pour faire un pot-au-feu pour le dimanche.

Dans l'après-midi, tout comme le matin, nous faisons une collation.

Tous les soirs, nous mangions de la soupe.

Quand il y avait un dessert, les jours de fêtes, c'était souvent du riz au lait cuit dans un plat en terre sur les charbons. Ou bien, nous mangions nos fruits, comme des pommes, des figues ou des fraises... de rares personnes avaient du raisin.

Mais, le plus souvent, avec ces fruits, nous faisons de la confiture. Ou, quand c'était la saison des pommes, on les cuisait dans le four à pain. Car il y avait un four à pain dans la majorité des fermes.

Nous cuisions aussi des aliments dans la cendre, comme les œufs ou les pommes de terre. Quand la coquille des œufs se fendait, c'est qu'ils étaient cuits.

La boisson principale était le cidre que l'on coupait parfois d'eau. Sinon, nous buvions du café que les hommes et quelques femmes arrosaient de calva.

Les tâches ménagères

Encore à cette époque, le lavage des draps était fait deux fois par an par une ou deux lessivières. On appelait cela « la grande lessive ».

Dans un grand chaudron en fonte accroché à la crémaillère, les femmes faisaient bouillir de l'eau avec de la cendre et du laurier. D'autre part, le linge était tassé dans une *tchû* (grand bac) posée sur une *crevette*. Au fond de la *tchû*, il y avait un petit trou partiellement bouché avec du *glui*, qui s'appelait le *pissoué*. Quand l'eau était bouillante, elles la versaient sur le linge. L'eau traversait le linge et était récupérée sous la cuve dans une timbale. Les femmes la refaisaient bouillir et la versaient de nouveau sur le linge et ceci pendant de nombreuses heures. Le soir, elles laissaient suer le linge, c'est-à-dire qu'elles le laissaient refroidir dans la *tchû*. Le lendemain, il fallait aller rincer le linge au lavoir. Les draps étaient étendus sur les haies quand elles étaient bien taillées, sur l'herbe, ou encore dans un champ où le foin venait d'être coupé.

On disait qu'il ne fallait pas laver le linge pendant la Semaine Sainte car cela portait malheur.

Pour le linge courant, nous faisons aussi des lessives toutes les semaines, dans une lessiveuse.

Pour laver la vaisselle, nous faisons d'abord chauffer de l'eau dans un chaudron. Les produits pour la vaisselle, n'existaient pas d'autant plus que l'on donnait l'eau de vaisselle aux cochons.

Le samedi ou le dimanche matin étaient souvent consacrés au ménage et au nettoyage des marmites. Pour les récurer, on les frottait avec du foin mouillé ou un chiffon et de la cendre.

La médecine

Il n'y avait qu'un médecin dans la région, à Beaumont. Il se déplaçait en carriole, conduite par un cocher. Nous ne faisons appel à lui que dans les cas graves. Sinon, pour les maladies courantes, nous nous soignons beaucoup avec des « remèdes de bonnes femmes ».

Nous utilisons beaucoup les ventouses pour soigner les congestions. On faisait tout d'abord brûler un petit coton à l'intérieur pour faire le vide d'air puis on les appliquait rapidement sur la peau du dos du malade. Les ventouses aspiraient alors le « mauvais sang » et la peau bleussait.

Nous préparions aussi différentes pommades selon le mal à soigner. Certaines étaient faites à base de saindoux, ou de choux. Pour soigner les bronchites, on utilisait des capillaires (sortes de petites fougères) que l'on faisait bouillir.

Il y avait aussi des compresses de son. Pour la toux ou la coqueluche, nous buvions de l'eau de cuisson des navets. Un café avec du calva ou bien du lait avec du miel et du rhum, pris avant de dormir, faisaient transpirer pendant la nuit.

Les femmes accouchaient chez elles. Une femme qui faisait office de sage-femme dans le village allait les assister. Le médecin ne venait que s'il y avait des complications. Il n'y avait pas de dentiste à cette époque. Ceux qui souffraient pouvaient se faire arracher une dent par le forgeron, s'ils en avaient le courage !

L'habillement

Nos grands-mères portaient encore de grands cotillons avec des chemises blanches et un *devanté* (tablier). Sur la tête, elles mettaient une *bounette* (coiffe) et elles étaient chaussées de sabots. Leurs vêtements étaient souvent de couleur sombre car, en ce temps là, on portait beaucoup le deuil.

Nous, les enfants, pour aller à l'école, nous portions des galoches en cuir avec des semelles en bois. Les garçons avaient des blouses grises, des culottes courtes et des grandes chaussettes montant jusqu'aux genoux. Les filles mettaient des robes et des blouses imprimées dessus. Après l'école, nous devions ôter notre blouse.

Les bijoux étaient rares, nous ne les portions que le dimanche ou les jours de fêtes. Les hommes avaient des montres à gousset. Pour la communion solennelle, les filles recevaient souvent une chaîne ou une médaille.

L'école

A cette époque, l'école n'était pas mixte : filles et garçons étaient dans deux écoles différentes. Une institutrice s'occupait de l'école des filles dont le bâtiment était celui de l'actuelle mairie. La salle de classe était à la place de la salle du conseil. Un instituteur se chargeait de l'école des garçons qui est l'actuelle école, sur la route de Cherbourg.

Chaque classe accueillait environ 25 élèves.

Nous étions assis par deux à de petites tables dont la planche du dessus se soulevait pour ranger nos affaires. Un trou dans la table était destiné à y poser l'encrier. Derrière le bureau du maître, deux tableaux étaient fixés au mur. Des cartes géographiques et des cartons avec des lettres pour apprendre à lire étaient accrochés sur les murs. Chaque jour, une nouvelle lettre était placée devant. Un placard sans portes servait à ranger les cahiers et autres fournitures. Dans le milieu de la salle était posé le poêle en fonte dont le tuyau ressortait par une fenêtre. Dans les classes, une rangée de tables était installée pour chaque niveau de cours.

Les toilettes étaient installées sous le préau. Dans la cour de l'école des filles, il y avait une pompe et une citerne. A côté, l'institutrice avait un jardin. Dans le fond de la cour une grande mare servait au forgeron, installé en face, pour y tremper le fer rouge.

Nous travaillions avec une ardoise et un « crayon ardoise » ayant une mine épaisse. A la rentrée, nous avions des fournitures neuves : un crayon ardoise, un porte-plume, un crayon à papier, une gomme... Nous utilisions plusieurs cahiers : un cahier mensuel, un cahier du jour, un cahier de dessin, un brouillon pour faire des exercices chez nous. Au début, on écrivait avec un crayon à papier, avant d'utiliser un porte-plume. Pendant les cours de calcul, nous utilisions des bûchettes pour apprendre à compter avec lesquelles nous faisons de petits fagots. Tous les mois, nous devons faire signer notre carnet de notes à nos parents, au bas duquel était inscrit la somme à payer pour les fournitures. La commune aidait financièrement les familles les plus démunies.

Les élèves

Nous commençons l'école vers 6 ou 7 ans. Cela dépendait du nombre d'élèves déjà en classe ou de la décision de nos parents. Généralement, nous quittons l'école après avoir passé le Certificat d'études, vers 12 ans. Mais, certains partaient de l'école à 11 ans s'ils avaient déjà obtenu leur Certificat d'études. Ceux qui ne passaient pas le Certificat quittaient l'école, en général, le lendemain de leur communion, avant même d'entrer dans le cours supérieur.

Nous allions tous à l'école à pied, quelque soit la distance, en portant un sac en grosse toile qui nous servait de cartable.

Ceux qui habitaient trop loin restaient manger à l'école le midi et prenaient leur repas sous le préau. En hiver, l'institutrice les laissait manger à l'intérieur de la salle près du poêle.

Quand on était assez grand, on était désigné à tour de rôle pour allumer le poêle en hiver, le matin. Pour cela, nous devions apporter des fagots de petit bois. Le mercredi et le samedi, nous faisons le ménage dans l'école en arrosant le sol en ciment pour que la poussière ne s'envole pas.

La discipline était stricte. Nous respections nos instituteurs. Une fois entrés dans la salle, nous devions garder le silence jusqu'à la sortie. Un élève ne sachant pas sa leçon devait l'apprendre pour le lendemain. La punition la plus courante consistait à recopier des lignes, pendant la récréation ou parfois même le jeudi, jour de repos. Quand nous étions punis, nous devions faire signer un mot de l'instituteur à nos parents. Si l'instituteur s'absentait, il désignait un élève comme responsable pour surveiller les autres. Cet élève devait alors noter au tableau le nom des perturbateurs. Mais il ne le faisait pas beaucoup car sinon ses camarades lui auraient rappelé à la sortie !

Nous nous entendions tous bien. Dans la cour de récréation, nous les filles, nous jouions à la *gatte* : 4 carrés, 1 rond, 4 carrés, 1 rond dessinés sur le sol et sur lesquels on sautait. Nous faisons aussi des rondes et nous jouions à la *pelote*. Nous, les garçons, nous jouions aux billes avec des glands. Garçons et filles jouaient à « traîne traîne mon balai » : tous en rond, l'un d'eux prenait un mouchoir et faisait le tour extérieur en laissant tomber le mouchoir derrière quelqu'un. Celui-ci devait s'en apercevoir et courir après celui qui avait mis le mouchoir. On jouait aussi à cacher un caillou dans un mur et quelqu'un devait le retrouver.

Les instituteurs

Plusieurs instituteurs se sont succédés pendant cette période : Monsieur Lescète et Mademoiselle Marguerie, Monsieur et Madame Orange, puis Monsieur et Madame Coulon.

Mademoiselle Marguerie était célibataire et a longtemps vécu avec sa mère. Monsieur Lescète était de Hainneville et avait été blessé à la guerre de 14. Sa fille allait à l'école avec l'institutrice.

Les cours

Les cours avaient lieu du lundi au samedi avec le jeudi comme jour de repos. Nous avons une semaine de vacances entre Noël et le Jour de l'An et une autre à Pâques, pendant la Semaine Sainte. Les Grandes vacances s'étendaient du 14 juillet jusqu'au début de septembre.

Les récréations, une en matinée, l'autre l'après-midi, duraient environ un quart d'heure. A la fin du quart d'heure, l'instituteur nous rappelait en tapant dans ses mains. Nous devions alors nous ranger par deux. En hiver, il n'y avait pas de récréation.

Vasteville dans les années 20 et 30

L'instituteur devait donner plusieurs cours en même temps car nous étions répartis dans plusieurs divisions, selon notre âge. Le Cours Préparatoire, le Cours Élémentaire et le Cours Moyen, étaient divisés en deux niveaux différents. Le Cours Supérieur, année du Certificat, ne comportait qu'une seule division. Les plus grands aidaient souvent les plus petits à lire.

Pour entrer en classe, nous nous rangions par deux et nous saluions l'instituteur. Il vérifiait si nos mains étaient propres. Ceux qui avaient les mains sales devaient aller les laver à la pompe dans la cour. Une fois en classe, nous restions debout jusqu'à ce que l'instituteur ou l'institutrice nous permette de nous asseoir. Puis le maître faisait l'appel.

Selon les matins, nous commençons par un cours de morale en alternance avec un cours d'instruction civique. En morale, nous apprenions des règles de bonne conduite (on devait par exemple saluer toutes les personnes que l'on croisait). Le maître inscrivait ce principe sous forme de phrase au tableau et il la commentait. Nous devions la recopier sur notre cahier.

Ensuite, il y avait un cours de calcul, d'arithmétique. Nous devions connaître par cœur toutes les tables de multiplication, des formules...

En géographie, nous étudions la France et d'autres pays du monde. Nous devions apprendre par cœur tous les départements, leur préfecture et sous-préfectures, les arrondissements...

En histoire, nous étudions surtout l'histoire de France avec les dates importantes, les différents rois...

Pendant le cours de sciences, on étudiait les plantes, les animaux. On faisait des herbiers.

En travaux pratiques, une fois par semaine, les filles apprenaient la couture et les garçons le dessin.

Une année, nous avons fait un peu de gymnastique à l'école car notre maîtresse habituelle avait été remplacée par une autre institutrice qui nous faisait faire quelques mouvements.

Il y avait aussi des cours de chants. De plus, tous les jours, après le repas du midi, on chantait en entrant en classe.

Trois fois par semaine au moins, nous faisons une dictée. Souvent le début de la dictée était pour tout le monde et la fin de la dictée n'était que pour le Cour Supérieur car il y avait plus de verbes et de mots difficiles.

Toutes les leçons étaient à apprendre par cœur. L'instituteur interrogeait tous les jours des élèves sur la leçon de la veille.

Il y avait un cahier spécial pour rédiger les devoirs mensuels et déterminer notre rang dans la classe lors du classement mensuel.

Le Certificat d'études

C'était pour nous un diplôme très important, à cette époque.

L'instituteur décidait qui parmi nous, il allait présenter au Certificat d'études selon nos notes. Nos parents pouvaient néanmoins décider de nous inscrire malgré un avis défavorable de l'instituteur. En général, l'instituteur ne présentait que ceux qui étaient sûrs d'être reçus. C'était la fierté de l'instituteur de n'avoir que des élèves reçus à l'examen.

Il nous faisait passer un examen « blanc » avant, afin de nous préparer. Les correcteurs étaient des instituteurs d'un canton voisin. Les instituteurs de la Hague allaient eux-mêmes corriger ailleurs. Les résultats étaient connus le jour même. Il y avait des mentions selon les notes obtenues : « Assez Bien », « Bien », ou « Très Bien ». Les premiers du canton avaient un prix. Le premier avait le Prix Fatout avec vingt francs déposés sur un compte épargne. Fatout était une société nationale d'instruction qui tenait à récompenser les meilleurs élèves. Beaucoup de parents encadraient le diplôme de leur enfant.

Notre institutrice nous offrait un livre dédié quand nous étions reçus. L'inscription pouvait être « En souvenir de son succès au Certificat d'études... ».

A la fin de l'année, une sortie à pied aux alentours de la commune était organisée. Il y avait aussi une petite réunion car l'institutrice donnait un prix aux meilleurs élèves. C'était souvent un livre.

Il était rare que tous les élèves assistent aux cours jusqu'à la fin de l'année scolaire, le 14 juillet. Ceux qui passaient le Certificat arrêtaient après l'examen. Egalement, l'aîné des enfants d'une famille restait rarement jusqu'à la fin car il devait aider à la ferme.

Après le Certificat, nous avons pratiquement tous arrêté nos études pour aller travailler à la ferme, soit pour aider nos parents, soit dans d'autres fermes, en tant que commis ou bonnes. Quelques filles ont continué leurs études afin de devenir institutrice. Mais une fille aînée d'agriculteurs devait plutôt rester pour aider ses parents. Les garçons étaient moins poussés à continuer car leur avenir était souvent de prendre la succession de leurs parents, à la ferme. Sinon, ils avaient la possibilité de devenir artisan ou commerçant comme menuisier, maçon ou boucher. Il n'y avait pas de problème d'emploi à cette époque. Tous ceux qui le désiraient pouvaient trouver un travail. Mais souvent, les salaires étaient très bas.

Les loisirs et fêtes

Les fêtes

A cette période, il y avait une fête importante dans la commune, la fête de la Madeleine qui était à la fois une fête foraine et une fête patronale. Elle se déroulait le 22 juillet, dans un champ, dans le bourg.

Le matin, une petite *louerie* était organisée. Ceux qui voulaient travailler dans les fermes se mettaient en rang, en portant un signe distinctif selon leur spécialité : un fouet autour du cou pour les voituriers, une fleur au revers de la veste pour ceux qui voulaient traire etc.... Cette *louerie* ne concernait que les employés à l'année c'est-à-dire soit les bonnes soit les commis. Quand un patron voulait embaucher un employé, il lui versait du « vin », c'est-à-dire une somme d'argent qui était une garantie. Si l'ouvrier voulait quitter sa place avant la fin de l'année, il devait rembourser cette somme.

Des jeux communaux comme « le baiser de la tuile », « le mangeur de ficelle » et « les pots mystérieux » avaient beaucoup de succès et étaient gratuits. « Le mangeur de ficelle » était une sorte de concours entre plusieurs personnes qui devaient « manger » le plus vite possible la même longueur de ficelle, préalablement enduite de savon. « Le baiser de la tuile » consistait à décoller avec ses dents des pièces de monnaie qui avait été collées sur une tuile suspendue. Ceux qui jouaient aux « pots mystérieux » devaient briser des pots en terre suspendus et gagnaient ce qu'ils contenaient : un lapin vivant par exemple. Les hommes qui parvenaient à grimper au mât de cocagne gagnaient les lots qui étaient suspendus au sommet, à une roue de vélo : des lapins, des jambons, un chat... Un autre jeu consistait à tourner à vélo autour de chaises. Alors qu'il manquait toujours une place par rapport au nombre de participants. Ainsi, à chaque tour, une personne était éliminée. Le dernier joueur était le gagnant.

Tous les enfants de l'école recevaient un ticket de tombola et gagnaient chacun un petit jouet.

Nous pouvions aussi nous amuser à de nombreux stands : tir à la carabine, loteries et aussi à des manèges tels que les petits bateaux qui étaient de grandes balançoires de deux personnes, munies d'un frein si jamais elles montaient trop haut. Il y avait aussi des pousses-pousses, des chevaux de bois... Tout le monde montait sur les chevaux de bois, même les plus âgés.

Beaucoup d'habitants des communes environnantes venaient en famille. Le bourg était décoré et les bistrotts faisaient beaucoup de commerce ce jour là. Le café du bourg plantait des sapins et des branches dans sa cour pour faire une terrasse.

Quelques marchands ambulants prenaient place : ils vendaient des fruits, des frites servies dans des cornets en papier...

Le soir, il y avait un petit cirque ou une projection de cinéma. Ce petit cirque présentait quelques animaux dressés comme des chiens, des chevaux, des biches... Des clowns faisaient rire les enfants avec leurs balourdises. Ils désignaient des volontaires dans le public à l'aide du cheval qui hochait de la tête pour choisir la « victime ». ... Le cinéma passait des films parlants, par exemple une des premières versions du Titanic. Puis il y avait une retraite aux flambeaux. Nous allions alors à pied jusqu'au Grand Hameau en portant des lanternes éclairées par des bougies. Ensuite, on faisait la ronde.

Pour Mardi-Gras, certains enfants, à Toufresville, par exemple, confectionnaient un bonhomme de carnaval et le brûlaient dans un clos. Ils se déguisaient avec des masques.

Pour le 1^{er} avril, on se jouait parfois quelques tours. On creusait, par exemple, une betterave et on l'éclairait d'une bougie. Cela effrayait les gens qui passaient la nuit.

A Pâques, il y a eu des chanteurs de la Résurrection, c'est-à-dire des chanteurs qui passaient la nuit dans les maisons et qui récoltaient des œufs. Mais cette pratique semble plus ancienne.

La fête de la Saint Jean n'est apparue à Vasteville qu'en 1966.

Les fêtes de famille

Le jour de l'An n'était pas fêté dans toutes les familles, mais on allait quand même les uns chez les autres pour se souhaiter une bonne année. Des enfants, issus de familles pauvres, passaient dans les maisons pour présenter leurs vœux et recevaient une petite pièce en échange.

Les Rois étaient une fête importante, surtout pour les employés des fermes car ils bénéficiaient à cette occasion de deux ou trois jours de congés (du samedi midi au lundi soir), pratiquement les seuls de l'année. On disait que les commis n'avaient que deux possibilités d'avoir des jours de congé : « aux Rois et quand ma mère accouche ». Au menu du repas du samedi soir, on trouvait souvent de la poule au blanc.

En septembre-octobre avaient lieu les batteries qui étaient des corvées mais aussi des fêtes assez importantes car nous nous entraidions beaucoup, par hameau. Le soir, on se réunissait autour d'un repas, souvent composé de soupe à la graisse, d'oies rôties et de riz au lait, et on chantait jusque tard dans la nuit. Les employés qui avaient un peu trop bu restaient parfois à dormir dans la paille le soir.

On chantait surtout des chansons en français, de l'époque. Il y avait peu de chansons en patois. Chacun chantait seul « sa » chanson dont il connaissait tous les couplets par cœur et les convives reprenaient le refrain en chœur. Dans les fêtes foraines et les foires, des chanteurs (souvent une chanteuse avec un accordéoniste) chantaient les nouvelles chansons et en vendaient les partitions. Il n'y avait en effet pas encore la radio pour faire connaître les nouveaux refrains.

Noël était une fête importante. Les enfants recevaient de petits cadeaux : une orange, un sucre d'orge et un petit jouet. Après le repas, nous allions à pied en famille à la messe de Minuit. Nous trouvions en revenant les cadeaux que le père Noël nous avait apportés, dans nos chaussures. Dans certaines familles, il fallait présenter les jouets reçus l'année passée pour montrer qu'on en avait pris soin.

Les mariages étaient de grandes fêtes. La cérémonie avait lieu le matin. A l'époque, on n'envoyait pas de faire-part et le vin d'honneur n'existait pas. En général, seule la famille était invitée. L'après-midi, toute la noce allait se promener dans des carrioles nettoyées et décorées pour l'occasion. Parfois, les enfants du village étaient aussi invités et mangeaient à une table spécialement mise pour eux. Le soir, des hommes du voisinage tiraient des coups de fusil en l'air en l'honneur des mariés.

Le midi et le soir, il y avait un repas important.

Les communions étaient des fêtes pratiquement aussi grandes que les mariages. Par contre, les baptêmes étaient des célébrations plus simples car le bébé était baptisé deux ou trois jours après sa naissance, alors que sa mère n'était pas relevée.

Les loisirs

Nous avons assez peu de jouets : des poupées pour les filles et, pour les garçons, des petites autos ou d'autres jouets en bois. Certains avaient déjà des trains électriques. Ceux qui n'avaient pas de jouets en fabriquaient eux-mêmes (par exemple, faire un bonhomme avec des pommes de terre plantées de bâtons). Les mamans qui n'avaient pas d'argent pouvaient confectionner des poupées bourrées de son.

Les dunes constituaient un excellent terrain de jeu pour nous, surtout quand nous habitions les hameaux les plus proches. Par contre, nous ne nous baignions pratiquement jamais dans la mer. Nous préférions pêcher, surtout dans les rochers à Siouville. On tendait aussi des hameçons sur la grève. On posait par exemple des paillots, c'est-à-dire des ficelles fixées au sol avec du *ran* et munies à leur autre extrémité d'un petit lançon qui servait d'appât. Par temps orageux et à marée basse, on pouvait pêcher du lançon en traînant une houe dans le sable.

Dans les dunes, il y avait de nombreux chasseurs car il y avait beaucoup de lapins et de perdrix à l'époque. Quelques-uns « allaient au bouleau », c'est-à-dire qu'ils chassaient la nuit des oiseaux comme des merles, des grives, etc. Quand il faisait mauvais temps, ils portaient avec une lanterne et un bâton dans les chasses pour surprendre les oiseaux endormis et les assommer. Cependant, cette chasse était interdite.

Deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, nous pouvions recevoir le journal le Réveil. Le quotidien Cherbourg Eclair était moins lu. Le facteur apportait ces journaux. Il devait desservir toute la commune à vélo ou à pied, tous les jours y compris le dimanche (ce jour là, la distribution se faisait à la sortie de la messe), après être allé chercher le courrier à Sainte Croix, au Bacchus. Il était donc habituel qu'il confie les journaux et les lettres à une personne qui devait se rendre dans les hameaux éloignés. Pendant une période, vers 1920,

Vasteville dans les années 20 et 30

c'était une femme qui assurait cette fonction. On s'écrivait beaucoup à l'époque, surtout pour le jour de l'An.

Aux veillées, le soir, les hommes faisaient des paniers ou des hottes pour la pêche pendant qu'une *timbaleue* cuisait pour les cochons, souvent dans la boulangerie de la ferme. Les femmes tricotaient des *caôches*. Toute la famille se chauffait et grillait des marrons autour du feu. Parfois, on jouait aux cartes.

Lors des réunions de familles, quelques histoires se racontaient comme celle de la ville de Redonville, engloutie sous les dunes. Les anciens combattants de la guerre de 14-18 se remémoraient leurs souvenirs.

Quand la radio est apparue, il arrivait que l'on aille écouter une émission chez des voisins.

Le dimanche, toute la famille allait à pied à la messe et aux vêpres. Ceux d'entre nous qui avaient un vélo allaient se promener, les filles d'un côté, les garçons de l'autre, jusqu'à la mer par exemple. Certains jeunes garçons allaient au bistrot après la messe. Ils choisissaient une table pour eux, un peu à l'écart des plus anciens. Les femmes attendaient dans la voiture.

Les garçons de 20 ans passaient la « révision », c'est-à-dire la sélection pour le service militaire, à Beaumont. Avant cette époque, le choix des futurs soldats se faisait par tirage au sort, ce qui avait occasionné beaucoup de tricheries. Le jour de la révision, les jeunes hommes passaient nus devant des médecins, mais aussi devant les maires et les conseillers généraux. Ceux qui n'étaient pas sélectionnés étaient déçus. Les conscrits faisaient une fête pendant deux ou trois jours, pendant laquelle ils buvaient beaucoup, entre garçons. Ils faisaient un repas au bistrot du coin avec le maire de la commune et leurs pères, qui étaient invités.

La religion

Les fêtes religieuses

La Saint Léonard était la fête patronale de Vasteville, qui se déroulait le 6 novembre. Le curé célébrait une messe le matin et les vêpres l'après-midi, assisté de nombreux autres prêtres venus de tout le canton. Tous les prêtres mangeaient ensemble au presbytère le midi. L'église était très décorée avec des oriflammes et des canes en cuivre. Il y avait une procession à l'intérieur de l'église juste avant le début de la messe. Nous nous rendions tous à cette fête, accompagnés de notre famille, invitée pour l'occasion. Nous, les, enfants, nous étions dispensés d'école ce jour-là. Cependant, le maître était obligé de rester dans la classe au cas où un élève serait venu malgré le congé.

Plus anciennement, à la fête de la Madeleine, il y aurait eu des messes célébrées à la chapelle, aujourd'hui en ruine, à Toutfresville. Cette pratique se serait perpétuée jusqu'à la fin du siècle dernier mais a disparu au début de ce siècle.

Le jour de la fête-Dieu, une procession était organisée l'après-midi. Nous dressions alors des reposoirs à plusieurs endroits le long du parcours de la procession. L'emplacement des reposoirs changeait tous les ans. Lors de la procession, quatre hommes portaient le dais sous lequel marchait le curé qui tenait l'ostensoir. Tout le parcours était décoré de draps tendus de chaque côté de la route et ornés de fleurs. Nous suivions à pied, en chantant des cantiques. Les petites filles revêtaient une robe blanche et portaient une couronne sur la tête. Les adultes sortaient leurs plus beaux habits, ceux qu'ils ne mettaient que pour les fêtes. Les femmes mettaient leurs bijoux si elles en avaient. Les plus âgées sortaient leur *bounette*.

Les semaines d'après, il y avait la fête du Saint Sacrement. Quand le curé soulevait le calice, un enfant de chœur devait sonner une clochette pour inviter l'assistance à se recueillir.

Lors des fêtes comme Pâques, l'Ascension ou la Pentecôte, la messe était plus chantée et il y avait davantage d'apparat.

A la Toussaint, la cloche sonnait une partie de la nuit et le sacristain passait peu après dans les maisons pour demander un peu d'argent. Il prenait aussi un café à l'occasion. Pendant, un moment, une femme était chargée de ce travail.

La pratique religieuse.

Tous les jours de la semaine, le curé célébrait la « petite messe » à 7 heures et demi, le matin. Quelques enfants s'y rendaient pour répondre la messe avant d'aller à l'école. Dans ce cas, on ne s'habillait pas spécialement pour se rendre à cette messe.

Tous les dimanches, il y avait deux messes le matin : la « petite messe » et la « grand'messe » à laquelle nous assistions quasiment tous. Hommes et femmes étaient séparés pendant l'office : les hommes se plaçaient dans le chœur et les femmes dans la nef. Seuls les propriétaires du manoir, qui avaient réservé le premier banc, se mettaient à côté de leurs femmes. En effet, nous avions tous un banc attitré pour lequel nous devions payer une certaine somme d'argent.

Les enfants de chœurs, habillés dans une robe rouge ornée d'un surplis blanc, aidaient le curé à servir la messe. L'un d'eux invitait l'assistance à se lever où à s'asseoir grâce à un « claquette ».

Un sacristain était chargé de sonner les cloches et de porter la croix lors des processions. Les chantres portaient de belles chapes.

Il n'était pas concevable pour une femme d'entrer dans l'église tête nue. Celles qui ne portaient pas de coiffes mettaient donc impérativement un chapeau. Les hommes, eux, devaient se découvrir. Beaucoup de familles priaient ensemble le soir avant d'aller se coucher. Certaines, plus rares, récitaient le bénédicité avant de manger. Mais cette pratique variait selon les maisons.

Généralement, les femmes pratiquaient davantage que les hommes. Certains hommes ne se rendaient à l'église que pour les fêtes.

Le vendredi, nous faisons maigre : nous ne mangions pas de viande mais pouvions consommer des œufs ou du poisson.

Le vendredi saint, il n'y avait pas le droit de « faire sang » c'est-à-dire que l'on évitait de tuer un animal ce jour-là.

Les cérémonies

La communion :

Nous communions tous à cette époque. Pour cela, nous devions être allés au catéchisme depuis notre âge de 7 ans. Peu avant la communion avait lieu la retraite de communion. Nous passions alors trois jours avec le curé pour nous préparer à la cérémonie. Nous apprenions par exemple les actes que nous devions réciter par cœur. Le jour de la cérémonie, chacun d'entre nous récitait un acte différent, debout sur un banc. Les notes que nous avions obtenues au catéchisme déterminaient l'ordre dans lequel nous récitons nos actes le jour de la communion. Le premier récitait les vœux du baptême, le deuxième l'acte de Pardon, le troisième l'acte de Foi.

Nous, les filles, nous portions une robe blanche et nous, les garçons, un costume gris ou bleu marine et un brassard blanc. Les familles qui en avaient les moyens offraient un beau cierge au communiant, avec parfois ses initiales gravées dessus. Les autres se contentaient d'un cierge tout simple. Pendant la cérémonie, le parrain du communiant portait le cierge. Tous les cierges étaient donnés au curé après la cérémonie.

Le jour de notre communion, nous devions être à jeun depuis la veille au soir. Il nous était même interdit de boire un verre d'eau.

Le midi, tout le monde retournait chez soi pour manger en famille. Le curé était parfois invité dans une famille. Ainsi, l'après-midi, aux vêpres, comme on avait souvent bien bu, on chantait un peu plus fort que le matin !

Tous les allers-retours entre la maison et l'église se faisaient en carriole ou à pied, ce qui nécessitait beaucoup de temps. La journée passait donc très rapidement.

Nous recevions ce jour-là un cadeau : un chapelet, un livre de messe, une montre, une chaîne, un verre ou des images. Le lendemain matin, nous nous rendions à la messe d'action de grâce.

L'enterrement :

Comme la majorité des gens mourraient à leur domicile, la famille appelait le curé pour donner les derniers sacrements. Puis, voisins et amis se relayaient autour du corps, jour et nuit, en attendant le jour de l'enterrement. On ne publiait pas de faire-part dans le journal. Un homme était donc chargé de passer dans les maisons des communes voisines pour inviter à la cérémonie.

Le jour de l'enterrement, un particulier prêtait sa carriole pour transporter le cercueil. Celle-ci était nettoyée et lustrée pour cette occasion. Avant l'utilisation de la carriole, le cercueil était transporté à bras d'hommes. Un verre était alors offert aux porteurs avant le départ du cortège, à la maison mortuaire. Tout au long du parcours jusqu'à l'église, les voisins et amis rejoignaient le cortège. Le prêtre marchait devant avec les enfants de chœur. Derrière lui suivaient la carriole transportant le cercueil, puis les parents et amis du défunt. Quand il s'agissait de l'enterrement d'une jeune fille, le cercueil était porté par des jeunes filles portant un voile de communiant.

Il y avait plusieurs classes d'enterrement, selon les moyens financiers de la famille. Pour les enterrements de première classe, on ornait l'église de tentures en velours noir et de nombreux cierges. Le cercueil était recouvert d'un beau drap mortuaire. L'enterrement de suicidés était aussi très simple. Les classes intermédiaires étaient la deuxième et la troisième classe. La famille payait un cierge pour qu'il soit allumé pendant la cérémonie.

Une femme qui perdait une personne proche devait porter le deuil. Celles qui portaient encore des coiffes devaient remplacer les petites fleurs de couleur par des fleurs noires ou alors elles portaient une *bonnette* toute noire. Pendant un an, elles cachaient leur visage sous un voile noir pour aller à la messe. De plus, dans la vie de tous les jours, elles mettaient des vêtements sombres. Au bout d'un an, elles pouvaient rejeter le voile noir en arrière.

Les baptêmes :

Les baptêmes étaient célébrés quelques jours après la naissance de l'enfant. Il n'y avait donc pas de grande fête.

Les mariages :

Les messes de mariages se déroulaient le matin, le mardi, le jeudi ou le samedi. La mariée portait une robe blanche qui symbolisait la pureté. Il était hors de question pour une jeune femme de se marier en blanc si elle avait eu un enfant. Pour ce type de mariage, on ne sonnait pas la cloche.

Les lieux de culte

Il y a trois croix à Vasteville dispersées dans les hameaux, mais elles n'ont jamais fait l'objet de pèlerinages ou de processions, du moins pendant la période de l'entre-deux-guerres.

Les superstitions

Beaucoup de personnes étaient superstitieuses en ce temps-là. Il ne fallait pas être 13 à table. On disait aussi :

« Une pie malheur,
deux pies bonheur »

Les chouettes étaient un mauvais présage et beaucoup n'auraient pas passé sous une échelle. De même, planter du persil portait malheur. Il fallait le semer.

La guerre

Souvenirs de la première guerre mondiale

Quelques témoins se souviennent encore de la fin de la première guerre mondiale. Les cloches ont alors résonné dans le village. De plus, dans les années 20 et 30, les anciens combattants nous parlaient beaucoup de cette guerre lors des repas de famille ou de batteries.

Le 11 novembre, nous, les enfants, nous participions à la cérémonie de commémoration. Chacun apportait un bouquet de fleurs et le déposait sur la tombe des soldats morts pour la France. L'un de nous récitait le nom de chaque soldat inscrit sur le monument aux Morts et après chaque nom, les autres répondaient « mort pour la France ». L'arrivée du drapeau français a été l'occasion d'une grande fête pour les anciens combattants.

La deuxième guerre mondiale

Déjà un an avant la déclaration de guerre, l'ambiance était tendue. Les jeunes qui faisaient leur service avaient déjà été rappelés.

A la déclaration de guerre, la cloche de l'église a résonné pour nous annoncer la nouvelle. Les hommes savaient déjà où et quand ils devaient partir car c'était inscrit sur leur livret militaire. Tous les hommes qui avaient entre 20 et 45 ans sont partis. Certains parmi les plus âgés avaient participé à la fin de la guerre de 14.

L'armée française a réquisitionné des chevaux. Nous devions aller les présenter à Beaumont où un officier choisissait les meilleurs.

Pendant des mois après le début de la guerre, il ne s'est rien passé, c'était la « drôle de guerre ». Nous pouvions correspondre avec les soldats, grâce au courrier. Puis l'Allemagne a attaqué sur le front de l'Est, par la Belgique et l'invasion a été rapide. Nous nous sommes alors résignés, malgré nous, à l'arrivée des troupes allemandes. Les anciens de la guerre de 14 nous faisaient peur en nous racontant que les Allemands étaient des barbares. Des rumeurs sur leur compte circulaient aussi par le biais de la presse. Nous craignions donc beaucoup leur arrivée.

Cependant, l'arrivée des Allemands s'est déroulée dans le calme à Vasteville, sans rencontrer de résistance de la part des habitants. Ils se sont installés dans les maisons, un peu partout dans les hameaux. Il n'était pas question de refuser de les accueillir. De plus, nous devions leur donner nos fusils. Nous devions les déposer à la mairie ou alors, certains les cachaient pour éviter de les donner. Par ailleurs, il était interdit d'écouter la radio.

Lors de la construction du Mur de l'Atlantique, les Allemands ont bâti des blockhaus en bord de mer et dans les dunes. Ces gros travaux étaient effectués par l'organisation TODT

Vasteville dans les années 20 et 30

qui regroupait des prisonniers français et étrangers (notamment des Polonais et des Géorgiens). C'était des « requis » qui logeaient un peu partout, chez l'habitant.

Certains hommes de la commune qui auraient dû partir pour travailler en Allemagne ont réussi à y échapper en se cachant, mais c'était risqué. En plus de ces travailleurs, les Allemands réquisitionnaient des hommes de la commune pour planter des asperges de Rommel destinées à empêcher les avions alliés d'atterrir dans les champs, pour transporter des marchandises avec leurs propres chevaux ou pour effectuer d'autres corvées. C'est le maire qui était alors chargé du recrutement. Quand des fils étaient coupés par des résistants, les Allemands prenaient des civils pour garder les lignes téléphoniques pendant la nuit. Cela servait de représailles.

L'école était occupée à Vasteville, ainsi que la mairie. La classe se faisait donc chez l'habitant. Le presbytère était aussi occupé. Le curé a dû partir habiter au manoir de Toufresville. Les Allemands ne l'avaient prévenu que la veille de leur emménagement, probablement dans le but de récupérer tous les meubles qui se trouvaient dans la maison. Nous nous sommes alors mobilisés pour transporter tous les meubles du curé, avec nos carrioles, à sa nouvelle résidence. Les Allemands ont donc emménagé dans une maison vide.

Les sorties étaient soumises à un couvre-feu. Il était interdit de sortir de chez soi la nuit, à partir de 9 heures. Toutefois, ceux qui avaient une bonne raison de sortir la nuit pouvaient demander un laissez-passer. De plus, nous devions calfeutrer les fenêtres de nos maisons pour ne laisser filtrer aucune lumière. Certains utilisaient des ampoules opaques. Sinon, pendant la journée, les déplacements se faisaient normalement.

Les rassemblements étaient interdits ; les fêtes religieuses avaient lieu quand même, mais sans les processions. La fête de la Madeleine était supprimée pendant la guerre.

A Vasteville, il n'y eut aucune violence commise pendant l'occupation, envers nous. En cas de problème, les soldats fautifs étaient punis car la discipline était très sévère dans l'armée allemande. Les officiers donnaient parfois des punitions sévères aux soldats. Par exemple, ils les faisaient se rouler dans le ruisseau qui s'écoulait des urinoirs de l'école ou les faisaient marcher au pas une journée durant dans la cour de l'école.

Les soldats allemands étaient ravitaillés en nourriture par des convois qui venaient de Cherbourg. Cependant, il arrivait que des soldats viennent se ravitailler dans les fermes. Il nous était alors très difficile de refuser de vendre nos produits.

Nous étions soumis à de nombreuses restrictions. Il fallait présenter des cartes de rationnement pour pouvoir acheter de la nourriture (sucre, beurre, pain...) et d'autres marchandises (vêtements, tabac...). On allait chercher les cartes à la mairie, tous les mois. Elles étaient nominatives et comportaient une photo d'identité. Les plus jeunes et les plus âgés avaient droit à des quantités plus importantes. Malgré cette mesure, il n'y avait pas assez à manger. Nous tirions donc partie des produits de notre ferme. Nous pouvions écrémer notre propre lait et en battre la crème nous-mêmes afin de fabriquer du beurre. Nous mangions aussi nos volailles.

Vasteville dans les années 20 et 30

Les citadins, eux, n'avaient pas ces facilités. Ils venaient donc parfois se ravitailler dans les villages. A Vasteville, certaines personnes abattaient des bêtes clandestinement et les revendaient. Il y avait aussi du troc. Il était courant de donner diverses marchandises aux commerçants (beurre, bois, viande...) pour obtenir sans ticket d'autres produits très recherchés comme les chaussures, par exemple. Certaines personnes braconnaient dans les dunes pour attraper des lapins qu'elles échangeaient contre du tabac.

Il y avait aussi des moyens de fabriquer certains produits soi-même, comme le café qui pouvait être remplacé par de l'orge grillé. Certains faisaient même du tabac avec des feuilles de ronce et de noyer séchées ou alors, ils cultivaient eux-mêmes des plants de tabac.

Les bombardements ont fait quelques dégâts à Vasteville, mais la plupart des dégâts ont été faits par des obus, pendant les combats qui ont suivi le Débarquement.

Vasteville se situant entre Aurigny et les lignes américaines, beaucoup d'obus sont tombés dans la commune, lors de l'avancée des troupes alliées, en 1944. Cinq civils ont été tués par balles ou des obus, à Vasteville, pendant ces quelques jours.

En juin 44, une bataille très dure eut lieu dans le bois Varengrou, sur le territoire de Vasteville. Il y avait des blockhaus allemands à cet endroit. Une jeune fille fut tuée par un obus et un homme a été abattu pendant cette bataille. En tout, cet affrontement a duré environ 8 jours.

Un homme fut tué par balles et deux autres civils furent tués par des obus dans leur maison. De plus, des avions américains ont beaucoup mitraillé les alentours, tuant de nombreuses bêtes.

L'arrivée des Américains a été un grand évènement. Nous les avons très bien accueillis. Ils nous distribuaient beaucoup de choses : « cigarette pour Papa, savon pour Maman » nous disaient-ils. Ils nous donnaient aussi du chocolat, des bonbons etc... certains canadiens parlaient même patois, tout comme nous. Les Américains ne sont pas restés longtemps à Vasteville. Il y a juste eu un quartier général à Herquetot pendant quelques temps.

A la Libération de la commune et à l'Armistice, il n'y a pas eu de réjouissance. Nous n'avions le cœur à faire la fête car beaucoup avaient subi des préjudices et de plus, beaucoup de prisonniers n'étaient pas encore revenus. Il a fallu attendre encore de longs mois après le Débarquement pour que les prisonniers en Allemagne soient libérés. Parmi les hommes de la commune qui étaient prisonniers, un n'est pas revenu car il est mort en Allemagne. Un autre homme, requis en Allemagne, est décédé là-bas. De plus, un autre Vastevillais avait été tué en tant que soldat, au début de la guerre.

Après la guerre, la vie n'a pas repris son cours normal aussitôt. Les cartes de rationnement ont été encore utilisées jusqu'en 1946.